

william
Styron

**À tombeau
ouvert**

Cinq histoires
du corps des Marines

Extrait de la publication

nouvelles
Gallimard

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA PROIE DES FLAMMES

UN LIT DE TÉNÈBRES

LA MARCHÉ DE NUIT

LES CONFESSIONS DE NAT TURNER

LE CHOIX DE SOPHIE

CETTE PAISIBLE POUSSIÈRE et autres écrits

FACE AUX TÉNÈBRES

UN MATIN DE VIRGINIE

DES HAVANES À LA MAISON-BLANCHE

Du monde entier

WILLIAM STYRON

À TOMBEAU
OUVERT

CINQ HISTOIRES
DU CORPS DES MARINES

nouvelles

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Clara Mallier*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

THE SUICIDE RUN

© 2009, succession de William Styron, tous droits réservés.

© Éditions Gallimard, 2011, pour la traduction française.

NOTE DE L'ÉDITEUR

À tombeau ouvert est un recueil de cinq récits de William Styron dont deux sont inédits et trois n'avaient jamais été réédités. Ces récits s'inspirent de l'expérience de Styron dans le corps des Marines de l'armée américaine. À eux cinq, ils présentent une image complexe de la vie militaire : ses épreuves, ses privations et ses absurdités, mais aussi un esprit de corps, un sens de l'amitié et une aura de séduction.

« Blankenship », écrit durant l'été 1953, fut d'abord publié dans la revue *Papers on Language and Literature*, dans un numéro spécial de l'automne 1987 consacré à l'œuvre de Styron. « Marriott le marine » et « À tombeau ouvert » furent composés au début des années 1970 pour figurer dans le roman *La voie du guerrier*, que Styron a laissé de côté pour écrire *Le choix de Sophie* (1979). « Marriott » fut publié pour la première fois dans le numéro de septembre 1971 d'*Esquire*; « À tombeau ouvert » parut initialement dans l'*American Poetry Review* de mai-juin 1974. « La maison de mon père », jusqu'à présent inédit, constitue l'ouverture d'un roman inachevé, entamé en 1985, dans lequel Styron voulait aborder son expérience du printemps et de l'été 1946, juste après qu'il eut quitté le corps des Marines. La vignette « Elobey, Annobón et Corisco », elle aussi inédite, date de 1995.

Le texte de « Blankenship » est celui du tapuscrit qui figure dans les archives William Styron du Département des manus-

crits de la *Library of Congress*. Le texte de « Marriott le marine » apparaît tel que dans *Esquire*, avec des corrections inspirées du manuscrit qui figure dans la collection Styron de la bibliothèque W. R. Perkins de Duke University. Le texte dactylographié de « À tombeau ouvert », conservé dans les archives de l'*American Poetry Review* à la bibliothèque Annenberg des livres rares et des manuscrits de l'université de Pennsylvanie, est la source du texte publié dans ce volume. Le texte de « La maison de mon père » et celui de « Elobey, Annobón et Corisco » ont été établis à partir des manuscrits et tapuscrits conservés dans les archives Styron de Duke.

BLANKENSHIP

Au milieu des tourbillons malodorants et des courants dangereux qui se forment au confluent de l'Upper East River et du détroit de Long Island se trouve une petite île basse. Sur la plus grande partie de sa longueur s'étendent d'anciens bâtiments carcéraux; morne et usée par le temps, elle se distingue à peine de la dizaine d'autres îles occupées par des prisons et des hôpitaux qui donnent aux fleuves de New York un tel air d'abandon et, particulièrement au crépuscule, une apparence de mélancolie et de résignation. Pourtant, ce lieu-ci attire le regard. Un je-ne-sais-quoi rend la laideur de cette île particulièrement déplaisante, son état de déréliction tout à fait cruel. Peut-être est-ce dû à sa situation géographique : le décor semble trop agréable pour abriter une institution carcérale. L'île offre une belle vue sur les eaux bleues du détroit à l'est et, côté continent, sur des maisons blanches qui, bien que situées dans le Bronx, sont si propres et estivales que l'on se croirait à Nantucket. Qui viendrait à passer devant cette île l'imaginerait facilement dotée d'un joli parc, d'un petit

bois ou d'un port de plaisance plutôt que comme cet ensemble sordide de bâtiments carcéraux. Mais peut-être sont-ce les infrastructures elles-mêmes qui rendent le lieu plus sinistre et déprimant que de raison ; par comparaison, les édifices en marbre blanc des autres îles de la ville ressemblent presque à des sanctuaires. Les bâtiments de celle-ci, vieux de presque un siècle, arborent tourelles et fausses douves, parapets et donjons victoriens en brique noire de suie. Surmontés de remparts à créneaux, de hautes meurtrières et de tous les attributs d'une place forte, ils sont d'une laideur calculée et ridicule, comme s'il fallait ajouter au douloureux confinement des détenus, jusque dans les moindres recoins, un rappel insultant de leur incarcération.

L'usure du temps n'a pas rendu les lieux plus nobles. La pluie, le vent et la suie ont fait leur œuvre, mais la noirceur qui s'est accumulée sur les murs imposants n'a fait que les salir sans leur conférer aucune patine. Ce doit être un triste séjour. Que le caractère oppressant des lieux provienne des jolies maisons blanches à proximité ou de l'architecture épouvantable de la prison, pour celui qui y est enfermé l'idée de liberté doit paraître d'autant plus précieuse. Tellement précieuse, à vrai dire, qu'un homme poussé à bout par l'angoisse et la rage pourrait se lancer dans les courants mortels et tenter de traverser à la nage les mille six cents mètres qui le séparent du continent.

Il se trouve que pendant l'essentiel de la dernière guerre, l'île et la prison étaient occupées par la marine américaine qui les avait louées à la municipalité pour y enfermer certains de ses membres, marins, soldats et

gardes-côtes, qui avaient enfreint les règles. Ces prisonniers, rarement moins de deux mille hommes, n'étaient pas des criminels, c'est-à-dire qu'ils ne s'étaient pas rendus coupables de meurtre, de trahison, d'insulte envers un officier ni d'infractions assez graves pour que toute la colère et la justice vengeresse de l'institution s'abattent sur eux avant de les engloutir pour vingt ans. Mais si ces hommes n'avaient pas perpétré de crimes graves, les délits dont ils étaient les auteurs n'étaient pas non plus insignifiants : ils avaient commis des vols, des viols, avaient déserté, pratiqué la sodomie, s'étaient enivrés ou endormis pendant le service, parfois les deux, et, pour la quasi-totalité d'entre eux, étaient partis en congé sans permission. Ils avaient tous comparu devant la cour martiale et la durée moyenne de leur peine était de trois ans et demi. Cependant, comme ils ne possédaient ni la respectabilité de l'innocence ni l'aura de criminels endurcis, ils partageaient une honte secrète, à la manière d'une caste d'intouchables, et suscitaient souvent un profond mépris, de la part des autres comme d'eux-mêmes. Personne, toutefois, n'affichait ce mépris avec autant de supériorité et d'impudence que les marines dont la fonction sur l'île était de garder les prisonniers, qu'ils appelaient tout simplement des « taulards ».

Les détenus faisaient peine à voir et les marines, qui étaient deux cents en comptant les officiers et les soldats, promenaient une arrogance de pirates en maniant adroitement l'art de l'intimidation. Il était rare qu'un prisonnier se fit rosser parce que cela constituait un crime passible de comparution devant la cour martiale ; mais l'histoire de l'esclavage a montré que les coups

physiques incitent à la rébellion, alors que la simple tyrannie du mépris affaiblit la volonté et corrompt l'âme. Armés simplement de petites matraques en hickory, les soldats se pavanaient en toute impunité devant la horde remuante des prisonniers et ne ménageaient pas les sarcasmes, s'amusant à donner des coups dans les côtes et des claques sur les fesses. Les détenus avaient le teint gris d'hommes qui voient rarement le jour et ressentent la douleur constante, malsaine, de la solitude. Cette nuance de gris, terne et maussade, couleur de fumée, marquait les hommes véritablement défaits. Pendant la journée, les prisonniers travaillaient : ils fabriquaient des cordes dans l'atelier de cordage, pelletaient du charbon à la centrale électrique, transportaient des ordures, balayaient et lavaient le sol de leur caserne. Une énorme sirène était montée au-dessus d'un château d'eau. C'était elle, voix intransigeante tout droit sortie de l'Apocalypse, qui dominait la vie de l'île et semblait régir tout ce qui s'y passait. Telle la trompette d'un archange, elle était susceptible de sonner à tout moment. Elle faisait l'effet d'une gifle en plein visage : lorsque son hurlement sidérant et impitoyable se faisait entendre, les prisonniers couraient en tous sens comme des moutons pris de panique, harcelés par les cris nerveux des soldats. Bientôt, on les mettait en rang pour les compter un par un, car bien sûr il était toujours possible que ce matin-là précisément l'un d'entre eux, pris de désespoir, se fût jeté à la mer — triste spectacle sous l'immensité du ciel blanc et les hideuses tours de brique crénelées.

Mais si les soldats humiliaient les prisonniers, c'étaient les officiers qui jouissaient sur l'île d'un pouvoir absolu

et souverain, auquel les détenus vouaient une obéissance servile ; ils étaient vingt-cinq en tout, sept marines chargés de la surveillance et des hommes de l'armée de mer : des experts en droit et des cadres de l'administration, des médecins et des dentistes, des aumôniers pour prendre soin du moral en berne des prisonniers et un ou deux psychiatres censés remédier au chaos qui régnait dans leur esprit. À leur approche les détenus se levaient précipitamment, ôtaient leur calot car il leur était interdit de faire le salut et ils se figeaient dans un silence inquiet. C'était la règle, de sorte que le plus insignifiant des lieutenants pouvait avoir des frissons le long de l'échine et sentir la chaleur lui monter aux joues comme un cardinal ou un général en parade qui jouit de son pouvoir. Mais de tous ces officiers, y compris le colonel des Marines qui gouvernait l'île avec ses hommes, aucun n'inspirait aux prisonniers autant de crainte et de nervosité qu'un certain adjudant-maître nommé Charles R. Blankenship. C'était là une chose remarquable car ce n'était pas un homme cruel ou colérique.

Blankenship avait la responsabilité du blockhaus où les prisonniers particulièrement violents et dangereux étaient confinés dans de sordides petites cellules munies de portes de trente centimètres d'épaisseur. Loin d'être imposant, il n'était que de taille moyenne, mais il possédait une qualité (peut-être la dignité de son port militaire, ou la souplesse de son corps athlétique mis en valeur par un uniforme bien coupé) qui lui conférait un air de puissance et de maîtrise de soi. Du reste, il n'exhibait pas cette force avec la forfanterie qui distingue le soldat amateur du véritable professionnel. Au contraire,

il avait l'allure d'un homme qui a depuis longtemps dépassé toute vaine envie de parader, si tant est qu'il l'ait jamais eue, et qui porte l'uniforme avec une pres-tance désinvolte, comme une très belle femme habituée depuis toujours aux regards admiratifs peut porter sa beauté.

À cette époque, Blankenship avait un peu plus de trente ans. C'est un jeune âge pour être adjudant-maître dans le corps des Marines ; d'ordinaire, on trouve plutôt à ce poste des hommes pansus et grisonnants, sereins et bourrus, de ceux qui ont gravi laborieusement les échelons de la hiérarchie pour former, en fin de carrière, une espèce hybride : ils ne font plus partie du *vulgum pecus* mais pas encore vraiment du corps des officiers, occupent leur temps à inspecter leurs plants de fleurs et, lors de la revue des troupes, adoptent une posture relâchée, la bedaine en avant ; on les surnomme affectueusement « vieux adjudants » et on leur témoigne en général le respect proverbial et universel que reçoivent à un certain âge les excentriques. Même pour une période de guerre où les promotions étaient nombreuses (on était alors en 1944), Blankenship avait atteint à trente ans un grade que la plupart des marines attendaient une vie entière ; plus que tout le reste, c'était cela qui renforçait sa fierté d'être arrivé et lui conférait un air d'assurance tranquille. Il n'y avait là aucun orgueil excessif, aucune présomption. C'était simplement la fierté de celui qui connaît ses capacités et a la satisfaction de les voir reconnues, peu importait que le hasard de la guerre eût précipité les événements en sa faveur. Blankenship n'en demandait pas plus. Comme de nombreux marines,

il ne désirait pas particulièrement devenir capitaine ou colonel. Il lui suffisait d'être ce qu'on appelle un bon marine, quel que fût son rang. Il savait que s'il devait revenir à son ancien grade, ce qui n'allait pas manquer de se produire à la fin de la guerre, il redeviendrait sergent, un bon marine, sans faire d'objection, sans se plaindre ni fuir ses responsabilités.

Or un jour, à l'aurore d'une matinée grise et venteuse de novembre, presque cinq mois après son arrivée sur l'île et au terme de deux années au front dans le Pacifique, il arriva à Blankenship un événement qui, pour la première fois, perturba la routine bien ordonnée de son quotidien. L'un des gardes avait surpris une évasion, la première depuis presque un an, alors qu'il faisait sa ronde dans la lumière froide et brumeuse de l'aube. Comme il le raconta plus tard (c'était un jeune marine trapu originaire du Kentucky dont la voix adolescente se cassait sous l'effet de l'excitation, arborant l'air solennel et important de quelqu'un qui a conscience de participer à un événement majeur, et peut-être même d'en être le principal acteur), les parapets en bitume le long de la digue étaient enveloppés d'un brouillard si épais qu'il avait dû marcher, selon ses propres mots, « drôlement prudemment » pour ne pas tomber à l'eau ; même son chien, un grand doberman agressif aux crocs d'un blanc étincelant qui pouvaient s'enfoncer dans le poignet ou le tibia d'un homme comme dans du beurre, avait dérapé une fois et, relevant la tête en gémissant, s'était arrêté pour renifler le brouillard. S'il n'avait pas soufflé un tel vent, l'évasion n'aurait peut-être pas été détectée avant le comptage matinal qui avait lieu beaucoup plus tard.

Le marine dit que le vent l'avait alerté, portant jusqu'à ses oreilles à travers l'aube impénétrable un bruit léger, régulier comme le battement d'un écriteau mal fixé ou d'un objet en métal heurtant un mur de brique. En vérité, c'était précisément cela : une lourde fenêtre qui avait été forcée malgré les barreaux, les rivets et tout le reste, donnant sur la salle de douches d'une caserne située à moins de sept mètres, et qui cognait contre le mur. Le travail avait été bien fait, avec une pince-mon-seigneur ou un tuyau ; mais en analysant l'épisode par la suite, tout le monde se demanda comment on avait pu déloger deux cent cinquante kilos d'acier fixés dans du béton armé sans alerter la prison entière, car cela aurait dû faire un bruit à réveiller les morts. Quoi qu'il en soit, le soldat appela le caporal de garde et celui-ci s'empressa d'aller au carré des officiers réveiller Blankenship, qui se trouvait être l'officier de permanence ce jour-là.

« Alors, le hasard a voulu que ça tombe sur vous, hein, adjudant ? dit le colonel Wilhoite avec un large sourire, plus tard dans la matinée.

— Oui, mon colonel, dit Blankenship, je n'ai pas eu de chance. Mais il faut bien que quelqu'un fasse la surveillance. On est cinq à s'en occuper, plus sept officiers de l'armée de mer. On sait qu'on a une chance sur douze qu'une évasion arrive le jour où c'est notre tour. Je suis tombé au mauvais moment, c'est tout. Pas de chance.

— Asseyez-vous, adjudant. Prenez une cigarette. »

Ils étaient dans le bureau du colonel, une pièce d'une austérité toute militaire qui ne contenait qu'une table et quelques chaises, un unique classeur à tiroirs et deux photographies encadrées, l'une du commandant et

l'autre d'un Franklin Roosevelt encore jeune et sémilant. Par la fenêtre on apercevait le détroit dont les eaux bleues miroitaient sous le soleil. Un remorqueur lâcha un coup de klaxon lugubre en descendant vers la mer. Le colonel soupira.

« C'est extraordinaire, vraiment extraordinaire, murmura-t-il. Un bateau. Vous dites qu'ils ont construit un bateau. »

Blankenship s'assit lentement et alluma une cigarette.

« Absolument, mon colonel. Ils l'ont fait dans le hangar près de la menuiserie. C'était une affaire d'amateurs. Ils n'étaient que deux. Le chef qui dirige l'atelier pensait qu'ils fabriquaient des cages à oiseaux ou quelque chose dans le genre. En tout cas, c'est ce qu'il les voyait faire chaque fois qu'il y jetait un œil. Puis on l'a trouvé ouvert ce matin – le hangar, je veux dire. Ils avaient installé des tréteaux. Ils avaient même construit un gabarit. Ensuite on a repéré une trace par terre qui allait jusqu'à la digue, exactement le genre de trace que ferait une coque de six ou sept mètres qu'on traînerait sur le sol.

— C'est extraordinaire, répéta le colonel. Quelle ingéniosité. Imaginez : construire un bateau. C'est vraiment extraordinaire.

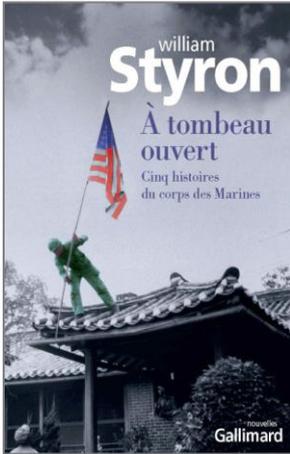
— Nos bateaux étaient à l'eau dès six heures, de même que ceux de la police portuaire. On n'a rien trouvé, donc ils doivent avoir rejoint l'autre rive.

— Ils sont sans doute en train de piller une maison à Great Neck. » Le colonel se tut, observa le bout de ses doigts puis leva la tête, contemplant d'un regard humide et rêveur les eaux lointaines du détroit. « Je dois dire que ce qu'ils ont fait est extraordinaire. »

Wilhoite était un homme rondelet d'environ cinquante ans ; ses cheveux grisonnants se faisaient rares et son visage rougeaud aux traits mobiles était paré d'un nez extrêmement court et rabougri qui semblait avoir été planté là après coup, d'un geste avare. Il détonnait dans son visage qui, autrement, aurait pu sembler fort et intimidant, et cela avait peut-être contribué à l'empêcher de devenir général. Il s'était distingué à Belleau Wood mais sa pathologie d'asthmatique associée à d'autres problèmes l'avait maintenu à l'arrière pendant cette guerre.

Blankenship attendait et scrutait le visage du colonel. Jusqu'ici, Wilhoite s'était montré imprévisible et les tentatives de Blankenship pour deviner ce qu'il allait faire s'étaient avérées peu fructueuses. Il ne serait pas allé jusqu'à qualifier le colonel d'imbécile, mais celui-ci avait indéniablement un air bête et irresponsable. Il était d'humeur changeante, généralement aimable, et accomplissait son service avec une sorte de compétence agacée. Il n'avait pas caché à Blankenship qu'il ne connaissait rien aux prisonniers et s'était plaint que l'état-major eût choisi de l'envoyer dans ce lieu incongru. Blankenship avait trouvé cette candeur humaine et louable, mais il ressentait un vague malaise à l'idée qu'il en savait plus que son supérieur hiérarchique, et que Wilhoite, avec sa familiarité excessive, maladroite, destinée à le faire bien voir, en était conscient lui aussi. Blankenship, qui regardait Wilhoite d'un air interrogateur, fut soudain gêné par cette pensée, qui s'ajoutait à la confusion des dernières heures ; il se détourna avec embarras de son supérieur qui regardait la mer d'un air rêveur, le

Composition *CMB* Graphic
44800 Saint-Herblain



À tombeau ouvert

William Styron

Cette édition électronique du livre
À tombeau ouvert de William Styron
a été réalisée le 26 octobre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070125500 - Numéro d'édition : 167580).

Code Sodis : N51812 - ISBN : 9782072465062

Numéro d'édition : 239502.